Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 24

Artikel: Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir
Autor: Mex, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222607

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Petit, maigre et noueux, il avait une tête comme on en voit aux pommes après l'hiver, et un teint de bile. Presque chauve, avec seulement quelques mèches sur le front, il portait en permanence une sorte de calotte noire, graisseuse. Les lèvres étaient minces, exsangues, les yeux petits, châssieux, sous des paupières toujours battantes. Jamais il ne regardait en face ; on apercevait un éclair jaune, rien de plus.

Tel que je viens de le crayonner, Zénas habitait une maisonnette vieille et laide, comme lui. Les murailles avaient d'innombrables lézardes, la mousse rongeait le toit, des graminées croissaient entre chaque tuile. Mais Zénas eût jeté les hauts cris si quelqu'un lui eût parlé de réparations. A l'entour s'étendait le jardin mal soigné, où les légumes poussaient à l'aventure.

Zénas exerçait toutes sortes de métiers. Il achetait et revendait du bois et de la tourbe qu'il allait chercher jusque dans les marais d'Anet ; il faisait aussi un peu la petite banque ; d'aucuns l'accusaient même de pratiquer l'usure.

On le connaissait d'un bout à l'autre du district. Sa calotte, ses costumes étranges avaient créé autour de lui une vague légende. Au village, son avarice était proverbiale, et depuis tant d'années qu'elle durait, il avait dû amasser un joli magot.

* * *

En temps de carnaval, quelques jeunes gens masqués pénétrèrent une fois dans son domicile.

Zénas à la lueur tremblante d'une chandelle et dans le plus simple appareil — en chemise pour dire le mot — était justement occupé à compter ses écus.

Epouvanté en entendant du bruit, croyant déjà sa dernière heure venue, ou la perspective plus cruelle encore, qu'on en voulait à sa fortune, le bonhomme jeta son trésor dans le cendrier — pas assez vite cependant pour que les jeunes gens ne vissent ce ruissellement de pièces sonnantes et trébuchantes.

On devine si le secret fut peu gardé !

Zénas pensa en tomber malade.

A partir de ce jour, l'imagination populaire brochant sur la réalité, sa maison passa pour un Pactole.

Zénas vivait seul, absolument seul. Prendre une servante, jamais de la vie ! Pour qu'elle fît danser l'anse du panier, pour qu'elle se livrât à des malversations, à des dépenses exagérées ! Chaque fois que le vieux Zénas avait été tenté d'engager une domestique, une douloureuse vision lui montrait ses chers écus dilapidés, et il renonçait bien vite à ce dangereux projet.

Le bonhomme donc, raccommodait ses nippes et cuisinait lui-même. Ce qu'étaient ces ravaudages, je vous le laisse à penser : des coutures larges et épaisses comme le doigt, des pièces de formes et de couleurs invraisemblables, bleu sur vert ou vert sur bleu, avec des bigarrures de violet ou de citron. La garde-robe de maître Zénas renfermait une collection de vestes et de culottes à faire la fortune d'un saltimbanque.

Dans le village, où il était connu depuis un demi-siècle, cela ne prêtait plus à rire ; mais les gens du dehors qui le rencontraient affublé de l'une ou de l'autre de ces défroques, lesquelles se valaient toutes, se demandaient de quel livre de caricatures il sortait.

Quant à la nourriture, on devine ce qu'elle devait être ! Il fabriquait du pain une fois par mois, un pain noir, grossier, qui, au bout de la première semaine, était aussi dur que la pierre. A déjeuner et à souper, il le mettait mollir dans du lait, et c'était tout l'ordinaire de ses repas. Le dîner se composait de soupe essentiellement ; avec cela un peu de salé, quelques légumes, salades, carottes et laitues, que fournissait le jardin, et un peu de fromage maigre. Une fois par an de la viande de boucherie, et pas de filet, vous pouvez m'en croire !

Zénas en usait pour sa soupe comme pour le pain. Une fois par semaine, le dimanche, il préparait une grande marmite de potage aux choux ou aux pommes de terre, les trois quarts du temps sans graisse, ou bien avec une pointe de couteau de saindoux rance. Cette soupe mise en bouteille lui durait la semaine entière.

Le lundi, le mardi, le mercredi, cela allait encore. Certes ce n'était pas bon, mais enfin cela pouvait s'avaler. Mais à partir du jeudi et les trois derniers jours la soupe devenait exécrable, prenait une couleur bizarre, rappelant celle des étangs en automne sous la pluie tombante des feuilles sèches. Une odeur âcre s'en dégageait, d'étranges yeux se dessinaient à la surface. Bref, c'était à soulever le cœur des moins délicats.

N'en concluez pas que le vieux Zénas se hâtait de la jeter ! pas le moins du monde. Agir ainsi lui eût semblé une prodigalité sans nom. Quand le vin est tiré, il faut le boire ; la soupe était faite, il fallait l'absorber !

Midi venu, le vieil avare prenait donc l'une de ses fameuses bouteilles, la vidait dans une assiette de faïence à fleurs fortement ébréchée. Il flairait le peu appétissant breuvage avec une grimace involontaire.

Alors il ouvrait la porte d'un placard, en tirait un flacon et un petit verre, et portait le tout à côté de l'assiette mal odorante.

Et le sourire reparaissait sur ses lèvres minces.

Ce flacon renfermait de la fine champagne. Zénas avait un faible pour cette liqueur, disons même qu'il l'adorait. Mais généralement son adoration restait platonique. Dépenser deux ou trois francs pour de la gourmandise, jeter ainsi son argent, son cher, son précieux métal par la fenêtre ! Quel crime impardonnable ! En temps ordinaire, Zénas refrénait donc ses désirs, résistait à la tentation héroïquement !

Pourtant, devant la table de sa cuisine, le petit verre devant lui :

« Zénas, mon garçon, commençait-il, tu sais qu'on ne doit rien perdre, c'est un péché, presque un crime, de laisser se perdre quoi que ce soit ! Cette soupe n'est pas excellente, c'est vrai, n'importe ! Et après... eh bien !... après tu auras ce petit verre pour récompense ! »

Il débitait ce soliloque avec le plus grand sérieux ; ensuite pour se donner du courage, il reniflait voluptueusement l'arome du cognac, couleur vieil or, puis bravement, il entamait son repas.

Que c'était mauvais ! Les repoussantes exhalations d'eau de vaisselle ! Quelle pénitence !

Mais un rayon de soleil, entrant à travers la fenêtre, faisait scintiller la liqueur comme des topazes ; une odeur tentatrice s'en exhalait, corrigeant celle du potage aigri, et combien caressante aux narines du vieux Zénas !

Il saisissait alors la cuillière, s'ingurgitait, gorgée par gorgée, le répugnant breuvage, et si parfois son estomac, tout habitué qu'il était à cette pitance, manifestait quelque révolte, il suffisait d'un regard jeté sur le petit verre, tout proche pour regaillardir le bonhomme ; une teinte vermeille montait à ses joues jaunâtres et ses yeux brillaient d'une flamme voluptueuse.

Courage, Zénas, se disait-il, tu auras ta revanche !

Et il se remettait à manger, le cœur battant d'espérance.

Peu à peu, les fleurs décorant le fond de l'assiette apparaissaient plus distinctes, et Zénas impatient, se hâtait, jetant toujours d'obliques œillades, de vraies œillades d'amoureux, sur le petit verre réparateur.

Quel soulagement quand l'assiette se trouvait vide !

Ne croyez pas pourtant, que le bonhomme aussitôt se précipitait sur le cognac et l'avalait d'un trait.

— Oh, non !...

Il prenait son temps, au contraire, et voulait faire durer le plaisir.

— Ah ! ah ! disait-il, en se frottant les mains. A nous deux maintenant !... Quel dommage que cette liqueur soit si chère !... Si ça ne coûtait que quarante ou cinquante centimes le litre, de temps à autre on pourrait s'en payer une goutte !... C'est ça qui réchaufferait l'hiver, qui nous rendrait force et gaîté ! Mais six francs, huit francs, il faudrait être un Crésus pour s'en accorder souvent !...

Et il poussait un soupir à fendre l'âme, prenait le petit verre, l'approchait de son nez et le reniflait de nouveau, le visage illuminé par la jouissance. Puis, les paupières mi-closes, il s'apprêtait à déguster la divine liqueur.

C'était là une minute délicieuse... et que n'étiez-vous là, ô vieux artistes flamands, pour en tirer un petit chef-d'œuvre de peinture réaliste !

Mais, tout à coup, rouvrant les yeux, le visage austère, et éloignant le petit verre de ses lèvres déçues :

— Ah ! le gourmand ! s'écriait Zénas avec indignation, le gourmand, qui ne sait pas se contenter d'une nourriture modeste et à qui il faut des douceurs et des gâteries !... Zénas, en vérité, je ne te reconnais pas !... Et tu crois, à présent que la soupe est mangée, tu crois qu'on te permettra de boire ce cognac, quand le cognac coûte si cher !... Pas de ça mon garçon, pas de ça...

* * *

Et l'incorrigible avare, impitoyable envers lui-même reversait la liqueur dans le flacon, qui durait depuis quelques années — qui durerait même encore, si Zénas ne s'était laissé mourir.

A. R.

UNE QUESTION DELICATE

LES femmes sont-elles aussi intelligentes que les hommes ? Un malin confrère s'est amusé à poser de nouveau cette question qui, sans doute, fit l'objet des méditations du père Adam au Paradis. Je serais même enclin à croire que c'est en écoutant bavarder sa compagne qu'il eut la notion de l'intelligence. Il dut conclure aussitôt qu'il était le seul dépositaire de cette inestimable denrée.

Car si les hommes accordent volontiers aux femmes la beauté, dont le ciel se montra pour eux parcimonieux, ils revendiquent par contre l'intelligence comme un monopole. De deux qualités, ils ont pris la moins apparente, c'est-à-dire la plus difficile à contester. Rien que cela tendrait à prouver qu'ils ne sont pas si bêtes.

Et pourtant. « Dieu que les hommes sont bêtes ! » disent les femmes. Elles n'y vont pas par quatre chemins. Elles ont résolu le problème. Elles ne prétendent pas à des facultés intellectuelles de premier ordre. Peu leur chaut. Il leur suffit de nous refuser le don de les comprendre ou de les deviner. Et, fortes de cette assurance, elles se conduisent de telle sorte qu'elles nous rendent souvent très bêtes, en effet.

Comme on ne peut pas être à la fois juge et partie, cette angoissante question restera sans doute sans solution tant qu'un troisième sexe ne pourra départager les hommes et les femmes en décrétant qu'ils ne sont pas plus intelligents les uns que les autres.

OU IL Y A DE LA GÊNE, IL N'Y A PAS DE PLAISIR

POUR ne pas avoir pris la précaution de se faire réveiller à la diane, le caporal P. avait été porté absent au départ du bataillon. Le cas était grave. Le jeune sous-officier eut beau faire diligence ; il ne rejoignit son unité que le surlendemain dans un coin perdu du Jura bernois. P. expliqua vainement à ses chefs que les bras de Morphée étaient seuls fautifs ; il fut puni de huit jours d'arrêts à subir à la prison de Laufon.

Et, un soir, après l'exercice, il s'en alla sous la conduite du sergent-major, après avoir dit à ses hommes qu'il partait en congé, — le veinard !

Ce petit voyage, de Dittigen à Laufon, n'eut rien de morose. P., genevois et licencié en droit, était un joyeux compagnon que la perspective du repos forcé n'effrayait pas du tout. M., le sergent-major, avait bon caractère ; fonctionnaire judiciaire dans la vie civile, il se distinguait au militaire par un esprit large et enjoué. En cours de route, dans l'intimité de la conversation, le caporal fit une sortie qui amusa fort son supérieur en grade : « Ce qu'il y a de piquant dans cette affaire, c'est qu'on a désigné un greffier pour conduire un avocat aux violons ! »

Comme on avait le temps, l'on s'arrêta à toutes les stations de ce chemin de pénitence, his-

toire de boire un verre et de rire un brin. Il y avait au bord de la grand'route, à l'entrée de la ville, sous l'enseigne « Zum Krokodil », une auberge coquette et hospitalière où de gentes bernoises dansaient au son de l'accordéon. Quelle aubaine pour nos voyageurs à jeun de distractions mondaines !

La fête battait son plein lorsque le sergent-major, avisant sa montre, s'aperçut qu'il était l'heure de remettre en mains de la garde le précieux dépôt qui lui était confié. Il lui fallut user d'autorité pour emmener le licencié qui restait englué dans les délices de Capoue, entre Clara et Rösli.

Le sentiment de sa responsabilité écrasait le sergent-major M. lorsqu'il gravit, en compagnie de son subordonné, l'escalier du corps de garde de Laufon. Comment allaient-ils être reçus ?

Dans une salle enfumée, des soldats du 10 jouaient aux cartes. Un jeune officier, à la mine avenante, grillait une cigarette en rêvant.

— Mon lieutenant, sergent-major M. avec le caporal P...

Ces mots, jetés d'une voix mâle, suscitèrent l'attention générale. P. attendait impassible, les pieds joints et les mains collées aux passepoils du pantalon. Les hommes levèrent curieusement les yeux. M. se demandait avec une certaine anxiété ce qui allait se passer.

Coup de théâtre ! Le lieutenant et le caporal tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Camarades de Belles-Lettres, ils s'étaient reconnus.

Et, avant que le sergent-major eût trouvé le temps de motiver les raisons de sa visite tardive, l'aimable officier lui coupait la parole et emmenait ses hôtes au restaurant.

— Je vous retiens à souper avec moi, leur dit-il, et cela sans façons, je vous prie, car le service ne nous offre pas souvent de si gentilles occasions de fraterniser !... *A. Mex.*

30 **LES BRUITS QUI COURENT**

— Je n'en connais pas deux. Il sortait de la Croix Fédérale et avait assisté à une scène que je n'ai pas besoin de te raconter. De la part de Divorne, ça ne m'étonne pas. Et ça ne tire guère à conséquences. Ce pauvre diable avait la tête montée. Quant à Louise Tauxe, nous savons ce que valent ses dires... Mais ce qui me stupéfie, vois-tu, c'est que toi, toi qui me connais depuis, quoi depuis toujours, tu aies pu avaler une pareille bourde. Ah ! mon pauvre syndic, tu baisses, tu baisses !

De tout ce discours, David Vaudroz ne comprit qu'une chose, c'est que le capitaine ne recherchait pas Mme Charlon. Et soudain, le visage du brave homme s'épanouit. Il voulut, cependant, être rassuré davantage.

— Alors, fit-il un peu hésitant, alors, tu ne viens pas là « en face » pour...

— Mais non, syndic, mais non.

Et Mermet pensait : « Eh ! Eh ! comme il y tient, le gaillard ».

— Mais, non. T'es-tu jamais représenté Pierre Mermet, dit Capitaine, marié et père de famille ? Voyons, là, franchement ?

David Vaudroz rit un peu.

— Et, en outre, poursuivit Mermet, crois bien que si j'avais eu des projets de mariage à communiquer « en face », eh ! bien mon ami, je ne serais pas venu me promener sous les fenêtres. Je serais monté vers cette personne et je lui aurais dit... je ne sais pas ce que je lui aurais dit, mais j'aurais bien trouvé quelque chose...

— C'est probable.

— C'est même certain. Mais pour te tranquilliser à fond. Car tu n'as pas la mine d'un homme tranquille. Oh ! ne te défends pas. Regarde-toi au miroir, ça vaudra mieux.

David Vaudroz fit un peu la grimace. Depuis qu'il était rassuré au sujet des intentions du capitaine, il se resaisissait un peu.

— Je continue, reprit Mermet. Les gens te trouvent changé, depuis quelque temps. Tes collègues à la municipalité, les membres du conseil communal, jusqu'aux régents à qui tu fais grise mine, se demandent sur quoi tu as marché...

— Quelle idée !

— Pas une idée du tout. C'est un fait. Et la cause de tout cela, syndic, je vais te la dire : Tu es malade !

David Vaudroz se dressa debout.

— Malade ? Ah ! bien, par exemple, elle est raide... Malade ?

Et il bombait sa poitrine, levait la tête, tendait la jambe pour bien affirmer sa robustesse et sa parfaite santé.

— Trouves-en beaucoup de gaillards comme moi, à cinquante et un ans sonnés...

Le capitaine secouait la tête, souriait, sceptique.

— Tu es malade.

— Folie...

— Et si malade que toutes les herbes de la Saint-Jean y perdraient leurs vertus...

— Pendant que tu y es, enterre-moi.

— Peu s'en faut.

— Malade ! Mais ! Comment. De quoi ? Où ?

— Tu es a — mou — reux.

Il sépara nettement les syllabes.

— A — mou — reux.

David Vaudroz s'était assis. Toute sa fierté physique sombrait devant cette étrange affirmation. Que répondre ?

— Oui, poursuivait l'implacable Mermet, oui a — mou — reux. Et si tu ne sais pas ce que c'est, ouvre un dictionnaire.

Naïvement, le syndic soupira :

— Je sais bien ce que c'est.

Et cette réponse un peu triste, mais si sincère, sous-entendait un si confiant aveu que le capitaine en fut ému.

— Allons, dit-il en posant sa main sur l'épaule de David Vaudroz, allons ! pas besoin de te désespérer pour ça. Il y a un remède, mon pauvre vieux, il y a un remède.

Le syndic eut un geste de doute.

— Pas à mon âge, fit-il. Et puis, c'est trop ridicule. Je n'en croyais rien. J'avais du plaisir à *la* voir, mais je ne pensais pas plus loin. C'est cette nuit que j'ai compris. Ce n'est pas ma faute. Ce serait plus pardonnable à toi qu'à moi. Je sais bien. Qu'y faire ?

— Et mon remède ?

David Vaudroz eut un sourire navré.

— Vois-tu, c'est bien inutile. Je sens que ça ne passera pas.

Il baissa la tête et une larme coula sur sa joue.

— Mais, cria Mermet, il ne s'agit ni de passer, ni de ridicule, ni d'âge, ni de toutes les bêtises que tu viens de débiter. Mon remède le voici. Ah! laisse-moi parler. Dès que nous aurons bu trois verres — je les ai bien gagnés, tu sais — je m'en irai. Tu traverseras la rue et tu iras « en face », oui, « en face ». Tu verras Mme Charlon, tu lui diras... ce que tu as à lui dire et... tu m'inviteras à la noce... C'est bien le moins. Et Divorne jouera du violon, car tu lui dois quand même une rude chandelle ; sans sa bêtise les choses n'en seraient pas où elles en sont. Et ce serait dommage.

Le syndic abasourdi, le regardait, croyant encore à une plaisanterie, mais le capitaine, très sérieux ajouta :

— Tu seras la crème des maris, une crème à la vanille bien sucrée, vois-tu. Et pas tant vieux que tu crois. Quant à Mme Charlon, c'est une perle à ce que disent les honnêtes gens. Vous ferez un très joli accord. Pas de doute. Mais ce n'est pas demain qu'il y faut aller. Tu entends ? C'est aujourd'hui. L'histoire d'hier va faire le tour du grand et du petit bourg. On ne plaisante pas avec la réputation d'une femme.

Décidément un cataclysme était prochain : Pierre Mermet parlait morale, et il en parlait bien. Sans autre, d'ailleurs, il se leva.

— Maintenant, allons boire trois verres.

Et comme ils passaient devant la cuisine, tante Jeanne, un peu inquiète, sortit dans le corridor.

— Bonjour tante Jeanne, salua Mermet. C'est jour de fête. Je m'invite à souper pour ce soir. Vous avez tué hier. Il y a de la saucisse. Mettez-nous en une avec quelques pommes de terre. Pas vrai, syndic ?

— Bien, si tu veux !

« Il est tout retourné », pensa la bonne vieille en voyant le sourire de David Vaudroz. Et, lorsque Mermet partit, Jeanne courut pour l'arrêter au coin de la ruelle.

— Dis, capitaine, qu'as-tu fait à notre syndic qu'il est comme ça, tout de bonne ?

— Eh ! Eh ! les femmes comme c'est curieux, hein ?

Le capitaine fronça le sourcil, prit un air mystérieux.

— Voici, tante Jeanne. Je vais vous le dire, parce que c'est vous, sans ça, à quelqu'un d'autre...

— Va toujours.

— Je lui ai trouvé une femme.

— Tais-toi, fou !

— Comme je vous le dis. Une femme !

— Dieu sait laquelle ! observa la brave servante.

Alors, Pierre Mermet ouvrit tout grand les yeux, approcha son visage moqueur de celui de tante Jeanne et cria, sur un ton lugubre, comme s'il eût prédit la grêle ou l'incendie :

— Louise Tau — au — au — auxe !

(A suivre.) *P. Amiguet.*

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine **Le Gratte-Ciel**, merveilleux film dramatique. Au même programme **Blonde pour une nuit !** comédie comique. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 16, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Le programme de cette semaine comprend **Maître après Dieu**, un splendide film dramatique à grande sensation. Puis **Suivez le Guide !** un succès de fou-rire. Le Paramount-Journal présente les actualités mondiales. Tous les jours matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30; dimanche 16, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

M. Steiger & Cie
Lausanne Rue St-François
CRISTAUX
de table et de luxe.

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. *Confection pour ouvriers.* Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

AGENCE IMMOBILIÈRE
VENTES ACHATS
Louis GENEUX, Régisseur, **Lausanne**
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.